

en tournée

revue cinématographique indépendante
"L'éducation corporative et la critique du film"
directeur : Jean Dréville

pour les sinistrés du cinématographe

par Marcel L'Herbier

Cette revue, continuant les traditions de « Cinégraphie » que nous avons fondée, s'honore d'une rédaction égale, sinon supérieure, à celle de n'importe quelle autre publication, et la notoriété et l'indépendance de ses rédacteurs ne le cèdent qu'à l'intérêt de sa documentation. Elle paraîtra prochainement sur un nombre double de pages. Nous remercions vivement M. Marcel L'Herbier, poète du verbe et de l'écran, d'être des nôtres aujourd'hui en nous donnant, malgré l'absorbant travail de la mise au point définitive de l'Argent, la primeur de l'article que nous avons la fierté de publier ci-dessous :

Un typhon ravage les Antilles, vieilles terres de splendeurs et de jeunes luxes, les lointaines Antilles...

Il suffit. L'actualité mondiale est alertée.

Les journaux s'emplissent du désastre, et les discours...

La charité, non moins alertée, mobilise en même temps, et de sa façon, qui tient du paradoxe.

A travers la terre, de capitale en capitale, elle ouvre soudain le feu d'un immense bal.

Elle bombarde les mondains internationaux de galas bienfaisants, sournoisement profitables à plusieurs.

Bref, elle commande que l'on festoie pour les victimes du malheur, qu'on boive à leur maladie, qu'on chante pour les blessés, qu'on danse pour les morts. Et la terre entière, obéissante, tord, en signe de deuil, dans des ébats joyeux, sa chevelure d'humanité.

Y voyez-vous de l'indécence?

J' imagine plutôt quelque retour inconscient, détourné, masqué, aux vieux réflexes ancestraux, une réminiscence qui s'ignore elle-même, un écho persistant de ces saltations rituelles, de ces simulacres, de ces pantomimes par quoi l'homme primitif essaie d'attendrir l'élément déchaîné:

L'orage qui l'emplit de peur et de rythme ;

La tempête qu'il bat, en mesure, de verges.

La bourrasque qu'il veut dompter avec des mélodies ;

Car les fêtes de bienfaisance actuelles, il est clair qu'elles tiennent compte, pour se montrer ce qu'elles sont, moins du pourcentage supplémentaire que les cataclysmes

qu'elles honorent ajoutent à la mortalité mondiale, que du cataclysme en lui-même, du cataclysme ennemi incommensurable à l'homme, du démon-cataclysme.

Ainsi pour cet irréductible polynésien qu'est l'homme moderne, le cyclone visible, la tornade, la trombe et tous les maels-tromms atmosphériques restent seuls des éléments sacrés, des éléments tabous, et il leur offre en holocauste des foies gras, en libation des champagnes secs, en incantation des blues...

Pourtant il n'est pas de cyclones qu'atmosphériques.

Il n'est pas de typhons que visibles.

Et les pires cataclysmes dans leurs conséquences ne sont pas ceux là qu'on peut saisir au sismographe et qui frappent de mort quelques milliers de têtes supplémentaires du bétail humain. Pauvres sinistrés dont la masse matérielle retourne à la terre sans y faire plus de relief qu'une goutte de pluie dans l'océan.

Les pires, vous ne les voyez pas, vous ne les contrôlez pas mathématiquement.

Ils ne sont pas à grande mise en scène de tonnerre et de fulguration.

Ils viennent dans l'ombre, frappent dans le rêve, tuent dans l'irréel.

Car les vrais cyclones, les plus bouleversants, les plus mortels, ce sont ceux qui dévastent, dans le mystère du cerveau et du cœur de chacun de nous les seules branches où notre vie s'accroche, les branches de la Connaissance, de la Science ou de l'Art humain.

En 25 ans l'homme a conquis l'air et par suite vaincu symboliquement les frontières.

Pendant des dizaines de siècles, il a désiré cet envol en rêve.

Il l'a tenté follement, toujours vainement.

Il le réussit soudain. Il s'y perfectionne. Il sillonne maintenant le ciel, chaque jour à chaque heure, d'une nuée d'oiseaux artificiels et tout ce troupeau de charmeurs d'étoiles semble plein d'aisance, parvenu à maturité, sûr de sa force épanouie, à l'abri des désastres...

Pourtant le désastre vient. Soudain, en une année (celle que nous vivons), drames sur drames, inexplicables, indéchiffrés, endeuillent l'aviation du monde entier. Chaque effort tenté y reste un effort perdu. Où tout réussissait, tout échoue : les grands raids s'immobilisent. L'aviation commerciale rétrograde grandement.

On dirait qu'une rafale invisible, contraire, souffle du sens opposé à celui où les années précédentes elle portait les innovations vers la réussite.

On ne trouve pas de cause, on ne trouve pas d'analyse, à ce cataclysme. On n'enregistre pas sa vitesse ni sa fréquence. Les sismographes restent muets. Interrogez l'Esprit.

Il vous dira que c'est l'un de ces cyclones invisibles, typhon spirituel, et le pire; celui qui dévaste la foi, le bénéfice de la conquête, la fermeté de l'âme humaine dans l'agrandissement de son rêve.

En 25 ans l'homme a conquis l'image, imprimé la vie, vaincu les frontières du

langage, inventé cette langue internationale du silence : le cinématographe.

Tous les efforts vains tentés pendant des millénaires, pour une meilleure entente qu'à Babel entre les forces et entre les cœurs, d'un pôle à l'autre du monde restent chimère, intuition de poète, sans figure humaine.

Mais le miracle, quand on ne l'attend plus, se produit. Le Verbe, à tous intelligible, enfin naît, se développe...

En 25 ans il apprend à tous les hommes le visage, le cœur de chacun d'entre eux, des plus proches, des plus éloignés, de ceux de Chine et de ceux des Tropiques, et de ceux d'à côté de vous.

Il en résulte qu'un immense espoir nouveau envahit l'homme moderne, penché vers l'écran lumineux.

Et dans les dix dernières années de l'épanouissement du film, il a pu pressentir qu'une liaison profonde, sacrée, une « religion » était latente dans cet art nouveau, cet « art vivant » qui dénouait magistralement tant de problèmes, soulevait tant d'élans, prodiguait tant d'enthousiasme.

Et soudain, dans l'année que nous vivons, quelque chose arrive, qu'on ne définit pas, comme un souffle d'au-delà, comme un cataclysme invisible, une épidémie mystérieuse, et des ruines innombrables s'amoncellent dans le champ cinématographique.

Les espoirs se brisent, la foi défaille.

On cesse de croire au film, plus rien de l'écran ne nous touche; tout y paraît contaminé, sans vie, sans vertu. Les dernières grandes productions apparaissent comme d'immenses vanités où des forces capitalistes s'acharneraient à semer la corruption et à remplacer par des simulacres, l'âme évanouie du créateur.

Chacun rappelle ses souvenirs, se récrie : où sont les films suédois, les premiers films allemands, les films russes d'il y a deux ans, les films américains du temps d'Ince, de Griffith, les films français d'avant cette dévastation cinématographique internationale, d'avant ce cyclone immatériel qui délabre de toutes parts l'art de l'avenir?...

Car c'est bien l'un de ces typhons de rêve qui s'est abattu — comme sur l'aviation, sa contemporaine — sur notre cinématographe d'aujourd'hui.

Et les ruines qu'il a semées y sont assez cruelles, assez décisives pour que la charité mondiale, comme elle fait pour les cataclysmes temporels, s'essaie à les réparer, à les amoindrir.

J'adresse un pressant appel au monde Pour les Sinistrés du Cinématographe.

Festoyons, buvons, dansons, mais mobilisons au plus tôt des ressources en leur faveur.

Et que l'on ne s'y trompe pas. Les prin-

cipaux sinistrés de notre art, ce ne sont pas les artistes, les cinéastes jugulés par la franc-maçonnerie financière du globe, dans leur noble appétit de mettre le spectacle d'écran au diapason d'une probité spirituelle, d'une conscience humaine digne de sa mission sacrée.

Les grandes victimes du cyclone dont je parle, qui a ruiné ces derniers mois l'archipel écranique, ce sont, par dessus tout, les spectateurs des salles obscures, victimes obscures elles-mêmes dont on vide sans compensation les goussets et le cerveau, victimes qui paient et qui ne voient rien sur l'écran que se dérouler des engrenages à gagner de l'argent... pour d'autres!

Pour eux, comme pour les victimes de Porto-Rico ou de Miami, que la charité internationale mobilise promptement.

Qu'elle fasse d'importants envois de fonds spirituels, aux réalisateurs de films dépouillés de leur âme et que cette âme, par le truchement de l'écran, retourne aux millions de spectateurs et les enrichissent.

Il faut que demain revivent sur les écrans du globe — ou le cinématographe est mort — la Foi pure, la Foi haute des poètes libres de croire dans le destin religieux du premier des arts de demain « l'Art Vivant ».

marcel l'herbier.

quelques scènes de l'arpète avec

lucienne legrand



film réalisé par donatien pour la franco-film

faites ici de la publicité: c'est la plus diffusée et la meilleure

opinions

hands'off

par michel goréloff

Regardez s'effectuer le plus grand miracle moderne : un bonhomme en veste sale, membre sans doute du Syndicat unitaire de Puteaux, soudain prend figure de Dieu, crée des mondes; il charme les foules; au gré de sa manivelle, les cœurs battent plus vite; la réalité sordide et pitoyable s'éclipse devant un grand oiseau au chant mystérieux, au vol qui comme l'amour décrit mille courbes, qui comme l'amour suggère mille images. Ouvrez les yeux, ouvrez la bouche : voici des images. Aventures gratuites, images évadées, tout est permis. Les nains s'emballent et les cambrioleurs volent des étoiles. Une locomotive délicate comme une petite écolière et toute ornée de rubans roses ou bleus, une toute petite locomotive, promène dans les rues de New-York trois Chinois longs comme des clarinettes, glabres comme des reliures de bibles anglaises, acides comme le vent en automne. Des poissons bouffent les bébés sur la plage de Palm-Beach. Un avion s'enflamme et tombe aux pieds d'une miss aux bas clairs, aux oreilles rosissantes : l'aviateur et la miss se marient; le piano tonitrué. Mondes bleus et mondes verts, Niagara d'images, de crimes, d'aventures, de culbutes. Vertige. Mic mac. Mythologie. Partie de foot-ball dans les cœurs, dans les cieux. La distribution aujourd'hui comprend notre Seigneur Dieu, de petites girls charmantes, des bourreaux arabes aux moustaches bleues et pendantes, Charlot et son chien, Tom Mix et son cheval, la marine et l'armée des Etats-Unis d'Amérique, des forêts titubantes, des mers saoules, des nuages drôles et fessus, des mitrailleuses, des monstres sous-marins, des ménageries de fauves, des bonnes d'enfants, des fakirs, des mam-mouths, des singes, des carambouilleurs, des gazelles. Vos regards, petites gens, palpitent comme des gouttes de mercure. Saoulerie ou amour, vous criez. Irrésistiblement, les tapis roulants vous entraî-

nent. Heureux, vous étouffez sous le poids des images. Vos mains, vos gorges et pieds ne sont plus à vous; ils sont au bonhomme en veste sale, membre sans doute du syndicat unitaire de Puteaux.

...Et rentrés chez vous, les yeux baignés de larmes encore, vous réalisez enfin cette formule :

cinéma = rêve = désordre.

Horreur ! vous vous mettez à aimer le désordre.

Et voilà. Il paraît que certaines gens ne trouvent point leur compte dans votre cinéma beau et simple qui, tantôt orage et crevasse des cieux, tantôt musique fluide et précieuse, toujours dédaigne le réel, toujours exalte l'aventure. Les voici qui viennent, ces Messieurs des Belles-Lettres, de la Politique, de la Presse, blancs, rouges, tricolores, tous petits et chétifs, tous armés de livres, de textes — têtes farcies de savoir — pantalons fatigués, démarche hésitante "des grands docteurs". Les rescapés du naufrage. Ils viennent, disent-ils, relever le niveau artistique et moral. Pour faire voir qu'ils ont leurs diplômes, ils vont vous parler de Kant, de Fichte d'Hegel, de Bergson, de Gourmont.

...Il en est qui proclament la faillite de l'individualisme et veulent intégrer la "machine de rêve"... à l'Etat. Un capitaine d'artillerie en retraite ou un député communiste dirigera nos yeux. Merci.

...Il en est qui prônent le cinéma intellectuel "succédané du vieux roman" et du théâtre classique, qui veulent à tout prix chercher la petite bête... Nous croyons qu'il existe des bêtes grandes et belles.

...Il en est qui veulent bannir du cinéma l'humour grossier d'un Charlot ou d'un Keaton. Imbéciles.

...Il en est qui veulent faire collaborer à la réalisation de films les "savants" (sic), les "artistes". A d'autres !

...Il en est qui veulent la spécialisation

des salles d'avant-garde à Paris, fumoirs agréables pour snobs et poules de luxe avec vente de bouquins de la N. R. F., expositions de peinture, etc.... A combien les places?

Vos remèdes, vos ingénieuses combinaisons, vos trucs, chers Messieurs, par trop ils sentent le "business", par trop ils sont cousus de fil blanc. A d'autres !

Il sied de rappeler à Messieurs les Intellectuels que le peuple tout de même a voix au chapitre, puisque c'est lui qui forme le gros du public cinéophile. Puisque c'est lui qui aime le cinéma, alors même que nos docteurs, eux, sur tous les modes le railent, le pourfendent. Or, le peuple n'est nullement disposé à voir des adaptations de vieux romans ou des films à thèse.

Le peuple, les jeunes, tous ceux que la guerre forma, tous ceux qui sentirent l'effondrement des vieilles valeurs, tous ceux qui ont la poésie au ventre, tous ceux que le réalisme et la psychologie horrifiquement maltraitent, "barbent", toutes les âmes vierges veulent des images. Mac Sennet, Buster Keaton, James Cruze, Picratt, le metteur en scène de Judex : voici leurs maîtres. L'image gratuite est un poison, elle est le plus suave des breuvages, la plus grande joie du monde. Nous voulons vibrer. Voir des rêves. Oublier votre cocasse clapotis, vos paroles ridicules. Frémir. Nous nous sommes formés de la beauté à une conception irréductiblement opposée à la vôtre. Qu'y pouvons-nous? Enfants, nous jouâmes avec les mitrailleuses. Adolescents, nous découvrîmes la couleur et le bruit. Hommes, nous n'acceptons aucune de vos règles.

...Messieurs, laissez-nous le cinéma. Nous saurons nous-mêmes le façonner, l'arracher aux mercantis, le grandir.

michel goréloff.

A l'œuvre. — Signalons les efforts qu'accomplit en ce moment la LUNA-FIM, et encourageons-les. Cette firme, qui nous avait gratifiés d'œuvres fortes et nouvelles, en tête desquelles il convient de placer le "Tzar Yvan le Terrible", s'est réorganisée en vue d'une production plus intense et, s'il se peut, plus éclectique encore. Citons la sortie imminente de "La Symphonie Pathétique" et de "La Femme d'hier et de demain". D'autres œuvres puissantes sont prêtes ou vont suivre. Nous en reparlerons.

L'arpète. — Donatien vient de terminer pour la Franco-Film cette très belle réalisation tirée de la pièce à succès de Mirande et Quinson. La grande vedette en est comme toujours la jolie et frêle Lucienne Legrand avec, comme partenaires, Raymond Guérin, Pierre Pradier, Jean Godard, Pauline Carton, Blanche Bernis, Vardanne et Ravet. Donatien est inépuisable... Ses succès aussi!

Tarakanova. — Cette grande super-production impatientement attendue par les cinéastes du monde entier, entre dans la période de la réalisation.

Nous apprenons, en effet, que M. Robert Hurel, Administrateur-délégué de la Franco-Film, se trouve actuellement à Berlin, pour la signature des accords définitifs qui permettront de commencer prochainement l'exécution de ce merveilleux film, qui sera le triomphe de la saison prochaine.

nos rubriques sont indépendantes, le droit de réponse courtoise est acquis pour tous.

la critique du film

les espions

Un film de Fritz Lang, et surtout un scénario de Mme Théa von Harbou, ne manquent jamais complètement d'intérêt. Toutefois, ce sont là gens de qui, parce qu'ils nous ont déjà donné beaucoup, nous devons exiger plus encore. Et il semble bien que *Les Espions* ne soient pas la meilleure œuvre commise par la collaboration de ces deux cerveaux aristocrates.

Quelques scènes sensuelles sont fort habilement venues ; et la petite Lien Deyers sait merveilleusement séduire l'Oriental dont elle convoite le portefeuille diplomatique. Celui-ci succombe, ce qui, à en juger par ce que Lien Deyers nous laisse deviner d'elle, ne doit pas être désagréable. Pour notre part, nous paierions semblable faveur de tous les traités secrets du monde. Ce ne doit pas être l'avis du Japonais, très ennuyé par le vol des documents.

— Ah ! voilà bien les femmes ! s'écrie-t-il en japonais ; et il se fait hara-kiri, tout comme Marie-Louise Iribe à qui, ceci soit dit en passant, nous offririons bien aussi une douzaine de traités secrets.

Il y a aussi dans *Les Espions*, un ambassadeur de Russie — pardon ! de Novonie — qui est clown à ses moments perdus, ce qui est bien son droit ; un numéro 326, un numéro 789 (on aime le mystère, ici) ; une espionne qui — thème nouveau — finit par aimer celui qu'elle doit surveiller ; une banque qui n'est pas une banque ; un voyage en avion ; une catastrophe de chemin de fer ; une retraite mystérieuse que personne ne découvre ; un non moins mystérieux plan d'action ; et un mariage final. Et Lien Deyers, ce petit fauve sympathique. En France, durant la guerre, on l'eût tuée, parce qu'espionne. Les conseils de guerre n'ont pas encore compris que la vie de vingt mille hommes trahis et assassinés vaut moins que le sourire et que la croupe d'une danseuse. Un être humain n'est pas l'égal d'un autre être humain : évidence qui a besoin d'être répétée sous ce régime où l'on adore des idoles creuses.

Toutes ces réserves faites, *Les Espions* restent un film curieux, attachant, aimable ; et aussi : moral, au sens bête du mot. (Ufa. A. C. E.).

j.-k. r.-m.

l'occident (Symbole du film occidental)

M. Sapène inaugure une ère de sincérité. Jusqu'ici, quand on nous présentait un film, on ne nous disait généralement

pas les moyens mis à la disposition du metteur en scène pour réaliser son œuvre. Un très compréhensible souci de réclame et de publicité nous vaut des aveux officiels.

Nous avons appris par l'image et grâce à un très beau documentaire que M. Fescourt, le réalisateur de *l'Occident*, avait eu en mains, pour tourner son film, des moyens d'exécution formidables, notamment les admirables studios de la Société des Cinéromans-Films de France. Nous avons donc pu, en toute franchise, apprécier l'outil et l'œuvre.

Avant tout, avouons immédiatement l'impression de découragement que nous a laissée une disproportion si grande entre l'énormité des moyens matériels employés et la pauvreté du résultat. Un tel néant intellectuel a des causes qui dépassent singulièrement la personnalité de M. Fescourt. La banalité fondamentale de *l'Occident* et de tous les films de cette espèce, vient, nous le savons, d'une conception uniquement industrielle du cinéma : plaire au plus grand nombre possible de consommateurs.

Ceci dit, nous reprocherons au metteur en scène de n'avoir pas réussi, sur ce plan, à nous donner la sensation d'aisance à laquelle aurait atteint le moindre artisan américain. Le scénario et le découpage de M. Fescourt, nettement faibles, font qu'aucune image n'appelle l'autre et que toutes les situations sont fausses. Quelques prises de vues réussies — notamment la vision d'une charge de cavalerie suivie dans son mouvement par l'appareil situé au-dessus d'elle — ne peuvent racheter un tel manque de développement et d'articulation. Cependant des films peu profonds ont prouvé qu'une pensée, même conventionnelle et insignifiante, peut être développée visuellement. Rappelons-nous le retentissant *Ben-Hur*.

M. Fescourt aurait pu, avec plus de bonheur, utiliser les thèmes, un peu usés, il est vrai, du combat entre rebelles et troupes régulières, du bombardement par l'escadre, etc... De plus, un médiocre point de départ n'empêche pas, à priori, de bien choisir ses artistes et de les faire jouer. Dans *l'Occident*, sauf de Bagratide qui s'impose, Le Goff et la petite Andrée Rolane, les interprètes ne coïncident pas avec leur rôle. Nous préférons ne pas insister sur ce que ces rôles, de par l'idée directrice du film, contiennent d'hypocrisie. Tous ceux qui ont lu la récente enquête de M. André Gide sur la colonisation fran-

çaise et capitaliste de l'Afrique, nous comprendront.

En un mot, ce film que l'on attendait avec curiosité, et qui fera recette, n'en doutons pas, nous déçoit une fois de plus. Il nous renseigne sur ce que sera pendant longtemps encore, à de très rares exceptions près, la production française (Cinéromans Films de France).

a. colombat.

hara-kiri

Hara-Kiri ne saurait assurément suffire à l'intègre amateur d'art, mais je doute cependant que l'amateur de cinéma, d'une espèce plus répandue et moins exigeante, trouve son compte à la vision de ce film où le séduisant jeune premier se présente à lui sous les traits inattendus d'un Fils du Ciel, et où la jeune première, contrairement à toutes les règles établies, n'est heureuse que dans la mort, originalité dont je n'hésite pas à louer fort le scénariste de ce film.

L'œuvre se présente surtout comme une belle réussite d'opérateur. On remarque — parce qu'on est peu habitué à le remarquer dans un film français — une recherche d'unité photographique et des habiletés de mouvements d'appareils qui ne sauraient passer inaperçus. Qu'on n'aille cependant pas crier à l'originalité : la technique d'*Hara-Kiri* n'est originale que mise en parallèle avec celle de notre morne production.

« Ça manque de metteur en scène », remarquait quelqu'un. C'est un peu vrai. Dans *Hara-Kiri*, on sent que tout le monde y a mis du sien, mais on sent aussi l'absence d'une volonté dirigeante. Cela se remarque principalement au cours d'un montage assez inégal (beaucoup de plans, qui n'ont qu'une simple valeur indicative sont trop longs : scènes de neige, scène de l'inspecteur, etc.). Cela se remarque encore au jeu des interprètes, d'Iribe, notamment, qui ne pouvait tout de même pas se couper en quatre, quoi que ce fut là une manière comme une autre de se faire Hara-Kiri...

Ce film représente, dans sa catégorie, un effort que j'ai des raisons de croire sincère. De ces bonnes intentions, que leurs auteurs soient remerciés, même si, comme je le pense, le résultat ne se hausse pas à la hauteur des intentions.

Voulez-vous une formule ? C'est un film de bonne volonté. (Production : Artistes Réunis, édition : de Merly).

jean dréville





Jean Dréville 7

cinéphobie littéraire

par V. Guillaume Danvers

Ce matin, face à l'immensité dont les ondes gris perlé se confondent avec des nuages vieux roses, bleus et verts passés mouchetés d'orange et de pourpre, toute une féerie que l'on dirait dessinée par les immatériels pastels de l'âme de LA TOUR, je trouve, tout maculé, un vieux numéro de *Candide* (22-9-27) et j'y lis : *La Vague de Crétinisme*, de M. Paul Souday.

Oh! chère vieille chose à l'âme emperruquée de tous les bobards du classicisme, pourquoi vouloir blesser le cinéma avec toutes les séniles bêtises qu'a pu évacuer ce génie surfait que fut M. Anatole France?...

Il ne comprenait pas le cinéma, ce vieux bonze, tant pis pour lui!... Mais de là à croire que, parce que "Populo" n'a pas pris le nombril d'Anatole pour l'étoile des rois mages, "Populo" est un âne, il y a une marge tellement grande, tellement grande!...

Si on peut faire un reproche au cinéma, c'est celui de dénationaliser les mœurs, d'internationaliser les gestes et d'unifier les pensées.

Alors, rien que pour cela, le pape Rouge qu'a pensé être un moment Anatole aurait dû applaudir le cinéma.

Anatole que cite M. Paul Souday déplore l'abaissement général de la culture et du goût.

Ce n'est pas le cinéma, c'est le sport qui est cause de cet abaissement : car dans tout sportman il y a un homme qui a perdu les qualités d'éducation sociale dont s'enorgueillissait autrefois la société française, et les autres.

D'après M. Paul Souday, qui se flatte de constater que sa cinéphobie est justifiée par l'autorité (?) d'Anatole, l'auteur de *Thaïs* (1) aurait considéré le cinéma comme un des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse!... Lequel?... Saint Jean les a pourtant bien définis. Et poser la question c'est souligner la bourde de cet académicien qui estima que la sottise et la vulgarité des sujets de films est une des émanations de la basse humanité.

Si Anatole France était encore vivant, je crois qu'il lui serait bien difficile de me délimiter, même avec beaucoup de sophismes, ce que sont : la basse, la moyenne et la haute humanité.

Je croyais que pour lui esthète-bolchevisant, communiste repu, anarchiste à la manque, léchant le "populo", même quand il était... malodorant, pour s'entendre acclamer par des ilotes ivres qui ne l'ont jamais lu et qui ne le liront jamais, il n'y avait qu'une humanité, l'HUMANITÉ!...

C'est étonnant comme tous ces grands "humanitaires" aiment les classifications, les délimitations, les frontières cérébrales, et la perpétuation des classes.

Le cinéma, a dit Anatole, ne reproduit que l'ombre chinoise de la médiocrité environnante. Pour avoir griffonné une pareille stupidité, il faut que le "Maître" ne soit jamais allé au Cinéma que le jour où il visualisa *Le Lys Rouge*, popularisa une littérature d'Épinal à peine digne de celle de M. Georges Ohnet.

Ce jour-là on a pu constater le vide de cette littérature qu'auraient certainement reniée d'Ennery ou Richebourg.

Et l'on a dû tourner — n'est-ce pas Duvié? — *Les Dieux ont soif!*... zut alors!...

Le cinéma est une terrible table d'opération pour les œuvres surfaites et il suffit de voir à l'écran certaines adaptations, celles d'Henri Bataille entre autres, pour constater le vide de la pensée d'un auteur et la puérilité de ses conceptions.

Anatole met en parallèle l'essor du cinéma et la décadence des études classiques. Quelle erreur!... la décadence des études classiques est une des conséquences du développement des sports et de l'âpre lutte pour la vie. On n'a plus le temps de lire Virgile, lors qu'avec 50.000 francs de rentes il faut travailler.

Pour les écoliers d'il y a 50 ans, le grec et le latin ne furent jamais qu'un interminable pensum : et si l'on trouve encore, au fin fond des provinces, un intellectuel raffiné qui se délecte à lire *Ovide* dans le texte, il faut le considérer comme le rare survivant d'une société défunte.

Quand j'étais lycéen, il n'y avait ni Cinéma, ni sport ; et pourtant mêmes nos professeurs nous expliquaient les textes avec des traductions Panckoucke!...

J'aime bien cet aphorisme Anatolesque : « la plupart du temps tout être intelligent en sortant des salles obscures se sent humilié d'être un homme. »

Si j'étais directeur de cinéma, tous les soirs, je ferais projeter cet aphorisme avec la reproduction du portrait d'Anatole France par Van Dongen : et je suis certain que cette vision, surtout si elle était en couleurs, obtiendrait un colossal succès de fou rire.

Car Van Dongen a volontairement le talent d'enlaidir — c'est un genre! — les sujets qui se confient à sa palette. Ils les peint comme il les voit, comme on voit, dans la rue, une petite chose sur laquelle on ne veut pas mettre le pied : et vous seriez capable de confondre le nez d'Anatole avec la petite chose de Van Dongen.

C'est alors que l'on se sentirait humilié d'être homme, et contemporain de ce grotesque et raté politicien que les lauriers politiques d'Émile Zola empêchèrent de dormir.

M. Paul Souday souligne en fin d'article la crise du français, mais d'où vient-elle? sinon du sport!... qui fait un abus de locations vicieuses importées de tous pays. Et combien je comprends l'impérialisme de Mussolini prohibant, en Italie, les enseignements étranges ; lorsqu'en pleine Provence, au pays de Mistral, j'entends la "girl" Mireille dire au "boy" Vincent qu'il a un "pull over very smart" et qu'il serait tout à fait "highliff" s'il était allé au "lavatory" se faire donner un "shampoing" et un coup de "razor"!.

Est-ce le cinéma qui a fait éclore ce charabia?... Non !... alors foutez-lui la paix et tenez-lui compte de *La Croisière Noire*, de *l'Ascension du Mont Everest*, de *Nanouck*, de *l'Expédition Shackleton*, etc., si vous n'aimez ni *Ben Hur*, ni *Intolérance*, ni *Métropolis*, ni *Variétés*, ni *Christus*, ni *Quo Vadis* (l'italien), ni les œuvres de Gance, de L'Herbier, d'Henri Roussel, de Fescourt, de Germaine Dulac, d'Epstein, et de tous les jeunes qui sont l'avenir esthétique du cinéma mondial.

V. Guillaume Danvers.

(1) Dans *Thaïs* il n'y a qu'une chose de bien, la Musique de Massenet. Quant au sujet d'une désespérante stupidité, ce ne fut que le très médiocre gage d'un arriviste qui, cherchant son chemin de Damas, allait du Jésus de la rue de Sèvres aux loges de la rue Cadet ; et qui en traversant le Pont-des-Arts, jettait déjà un regard d'espérance sur la coupola de l'Institut.

revue critique de la presse

par hubert revol

le cinéma à la campagne

M. Jean Renouard, dans le *Journal des Débats* fait de la littérature sur le problème rural. Comment retenir le paysan à la terre? demande-t-il. Le cinéma lui apparaît, avec raison d'ailleurs, comme un moyen capable d'enrayer l'exode vers la ville.

« Que faire? Intensifier la propagande cinématographique et puisque le cinéma, par son attraction, est un des agents de cette désertion paysanne, que, dans chaque village, dans chaque hameau, l'écran dresse son cadre magique, ses perspectives mystérieuses peuplées d'ombres mouvantes, et que ces ombres racontent à ces grands enfants (sic) des campagnes, les belles histoires qu'elles offrent chaque soir aux grands enfants de la ville... Et puis au cours de ces spectacles muets montrez cette terre à ces hommes, sur le point de l'abandonner, faites-la apparaître telle qu'elle est, multiple d'aspects, sauvage ou riante, pauvre ou fertile... mais toujours fidèle ou secourable à qui la comprend et sait l'aimer. »

M. Jean Renouard, en désignant le cinéma à ce rôle social, ne nous apprend rien. Nous aimerions qu'il nous précise par quels moyens pratiques cette idée pourrait se réaliser.

adaptations

On continue ça et là à discuter autour du principe de l'adaptation. M. Henri Hugues, qui vient d'écrire sous le titre « Créer » un important article dans *Cinéa*, donne dans les lignes suivantes la conclusion de son étude :

« Si l'on veut conserver à l'art cinématographique ses lettres de noblesse qu'il a acquises au prix de tant d'efforts, si on veut lui épargner l'asservissement, j'estime nécessaire de se pénétrer de ce principe : « Le film original doit être la règle, et l'adaptation l'exception ». Le jour où on aura enfin compris que, comme pour tous les autres arts, son rôle est avant tout de créer, on assistera à une véritable renaissance du cinéma. »

Sans doute, mais conviendrait-il de convertir à cette thèse les producteurs-commanditaires de films qui ne se soucient guère de tourner des films originaux, et qui préfèrent pour des raisons financières logiques chercher des sujets dans la production littéraire et théâtrale, bénéficiant ainsi d'avance de la réputation d'un titre ou d'un nom.

malaise

Cela devient un lieu commun de dire que les affaires cinématographiques subissent une crise grave, mais il faut quand même le répéter parce que, à la fin, on songera peut-être à prendre les mesures qui s'imposent.

M. Gabriel Moulan écrit dans un des derniers éditoriaux de *Cinéma-Spectacles* :

« Partout, en ce début de saison, ce ne sont que jérémiades, lamentations et désespoirs. Le public « ne donne » pas, comme il devrait le faire, les frais sont élevés, les charges de plus en plus accablantes, et les pires menaces (télévision, cinéma parlant, etc...) pèsent sur l'industrie du film exploité. »

« Le malaise qui commençait à se faire sentir à la fin de la dernière saison semble s'être fortifié pendant les vacances et ces premières semaines de septembre ont tout l'air d'un faux départ, tout au moins en ce qui concerne l'exploitation. »

Tout le monde est bien d'accord sur ce sujet. Mais pourquoi M. Gabriel Moulan voit-il dans une publicité intensifiée le seul moyen d'amener les spectateurs dans les salles, alors que la cause de l'abandon du public est uniquement la médiocrité croissante des films.

place aux jeunes

« On garde les mêmes et on recommence », écrit M. Henry Lepage dans la *Griffe cinématographique*.

« Les mêmes mauvaises habitudes, les mêmes néfastes méthodes, les mêmes inintéressants individus. »

Et notre confrère précise :

« On garde les mêmes mauvais artistes

qui n'ont pas la faveur du public quoi qu'en pensent certains producteurs, éditeurs et exploitants de films. »

« Consultez les distributions projetées ou arrêtées, pour quelques grands films en cours ou en instance de réalisation. Elles contiennent quelques noms de vedettes qui ne méritent pas la situation qu'elles occupent. »

« Demandez l'avis du public et vous serez édifiés, Messieurs les Pontifes, qui maintenez au pinacle ces notoires nullités... »

« Il y a un gros effort à faire... Il faut rajeunir les cadres de nos interprètes d'écran. On le peut. Quelques jeunes talents inemployés sont là, dans l'attente de leur chance, Il faut la leur donner, cette chance. »

Bien sûr, mais les vices inhérents à l'organisation actuelle du cinéma en France sont un obstacle à cette réalisation qui serait pourtant si utile...

des méthodes nouvelles

C'est M. Fouquet qui les demande dans *Filma* :

« Nous ne craignons personne au point de vue artistique, écrit très sérieusement notre confrère. Mais il nous manque deux facteurs importants : l'organisation et les capitaux : l'une dépend d'ailleurs des autres. Notre plus grave infériorité vient de ce que nous opérons en tiraillards, n'assurant aucun travail régulier à tous les artisans du film, que nous manquons d'ordre et que nous appliquons trop souvent à la production cet adage de la guerre « Ne pas s'en faire. »

« Au contraire une industrie comme le cinéma ne peut être sauvée que par un travail constant de tous ses rouages, que par un désir continu de tous les artisans du film de se surpasser à chaque œuvre nouvelle. Du plus petit au plus grand il faut cette conscience professionnelle qui assure la qualité et supprime le coulage. »

Conscience professionnelle difficile à former dans un commerce où le désordre, le mercantilisme et la puissance de l'argent jouent pour le plus grand malheur du cinéma.

hubert revol.

le plus beau cinéma d'europe, c'est
“ le paramount ”

visitez le salon d'art photographique, 51, rue de elichy.

Jean de Merly présente



DOLLY DAVIS

et

ANDRÉ ROANNE

dans

“ DOLLY ”

Scénario et réalisation de
PIÈRE COLOMBIER



EXCLUSIVITES JEAN DE MERLY

abonnements: france et col., 25 frs — étranger 55 frs

on tourne

LUNAFILM

p r é s e n t e

à l'empire, le 9 octobre

G E O R G E S C A R P E N T I E R

dans

LA SYMPHONIE PATHÉTIQUE

Inspirée par la célèbre symphonie de
Tschaïkowsky, d'après le roman de
Léo Duran, avec

**Henri Krauss, Olga Day
Michelle Verly et Régina Dalthy**

Mise en scène :

M. Nalpas et H. Etiévant

Direction artistique : **J. Natanson**

Production Centrale Cinématographique

à l'empire, le 9 octobre

A R L E T T E M A R C H A L

dans

LA FEMME D'HEUR ET DE DEMAIN

**avec Vivian Gibson
et Livio Pavanelli**

Production Néro-Lunafilm

correspondance et documents : 59, avenue de versailles, thiais (seine)

Le directeur-gérant :
Jean Dréville

Imprimerie pierre frazier
43, rue lafayette, paris-9^e